



AGIR

Notes de lecture/cinéma

qui, en grand nombre, avaient été obligés de défendre la patrie n'étaient toujours pas considérés comme hommes, encore moins leurs femmes ou leurs enfants. Des vérités qui nous claquent au visage.

Le développement de cette haine entre des hommes qui ne peuvent ou ne veulent se connaître entraîne une véritable révulsion vis-à-vis de celui qui semble différent. Pour qui ? Pourquoi ? Ces hommes qui vivent, si proches les uns des autres, se détestent à cause des barrières fabriquées entre eux, mais aussi dans le cadre de leur propre environnement, qu'il soit franc-comtois ou orannais.

C'est une grande réflexion à laquelle L. Mauvignier nous conduit au fur et à mesure. Si ce livre relate la tragédie franco-algérienne, il nous oblige à réfléchir sur la non-réflexion issue des conflits. Qu'en est-il aujourd'hui ? Le monde cultive de plus en plus la haine entre les peuples parce qu'il est basé sur le conflit et l'affrontement entre des hommes... souvent bien loin de leurs réalités, bien éloignées des orientations de leurs gouvernants.

Pierre Gaillard,
membre du Comité
central de la LDH

Lola

Réalisation : Brillante Ma.
Mendoza
Fiction, 2009
Production : Swift
Distribution : Equation
Durée : 110'

Nous sommes à Manille, dans le quartier de Malabon, à la saison des pluies : mais le quartier est inondé toute l'année et seuls les plus pauvres y habitent, dans des conditions très précaires.

Le film raconte l'histoire de deux familles, dirigées par deux grands-mères. Le petit-fils de

l'une a assassiné le petit-fils de l'autre, pour lui voler son téléphone portable, objet désirable entre tous, dans une société misérable. L'une est en deuil et cherche désespérément de l'argent pour l'enterrement ; l'autre veut sortir son enfant de la prison. La première est déterminée et forte, la seconde faible, un peu menteuse et un peu voleuse. Les deux sont veuves, illettrées, vieilles et arthritiques, et doivent parcourir la ville en claudiquant : entre une circulation infernale, des tourbillons de pluie, l'inondation et les petits voleurs prêts à tout, même à piquer leur carriole et leur maigre recette de légumes vendus au marché. Aussi démunies l'une que l'autre devant une convocation au tribunal, en anglais qui plus est, ou un Photomaton.

Elles s'en tirent à force de débrouillardise, mettant en gage tout ce qu'elles possèdent, jusqu'à leur carte de pension. Les solidarités des voisins et du comité de quartier font le reste.

La première est la véritable héroïne du film. Elle règne avec autorité sur son peuple d'enfants et de petits-enfants. « *Lola* » signifie « grand-mère », en tagalog.

Outre ces beaux portraits de femmes et l'hommage rendu à leur puissance, le film vaut par la vision d'un monde socialement très complexe, la nervosité de la caméra, l'atmosphère étouffante des lumières de pluies. Avec quelques trouées de lumière à la fin : des poussins étincelants posés sur le cercueil ou une branche de *sampaguitas*, le jasmin blanc des Philippines, autant de signes de vie.

Nicole Savy,
membre du Comité
central de la LDH



La Femme seule

Réalisation : Brahim Fritch

Fiction, 2009

Documentaire, 2005

Production : Les Films sauvages

Durée : 23'

Akosse Legba, jeune femme togolaise, raconte sa vie et son histoire d'esclave moderne. Amanée en France par ses patrons togolais, privée de ses papiers et enfermée, elle travaille plus d'un an chez eux, sans salaire. Quant ils partent en vacances, ils lui laissent 20 euros et du riz dans le placard. Il y a des jours où elle n'a rien à manger. Elle a trop peur pour s'enfuir, et elle ne connaît personne.

Jusqu'au jour où elle demande son passeport et où son patron la frappe violemment. Il est dénoncé par une voisine. La police vient chercher Akosse, la fait parler. Elle est placée dans un foyer. Elle peut enfin dire : « Je sais qui je suis. »

Aucune dénonciation véhémentement de l'esclavage moderne dans ce film. Akosse parle d'une voix douce ; on ne voit pas son visage mais des images qui rythment le film. Les couleurs du village de son enfance, dont elle a la nostalgie ; le blanc des objets de la maison où elle a travaillé en France, la machine à laver qui tourne, les linges, la vaisselle, tout un monde moderne plein d'objets et de vide ; la maison où elle vit désormais, dans la campagne verte d'un petit village français, et où elle montre enfin son visage. Jeanne – c'est son vrai nom – a gagné son procès, ses patrons ont été condamnés.

La Femme seule est en film idéal sur le sujet de l'esclavage moderne, y compris pour introduire un débat. A moins que vous préfériez parler de l'identité nationale : aujourd'hui Jeanne aurait surtout risqué d'être expulsée.

Nicole Savy,
membre du Comité
central de la LDH

